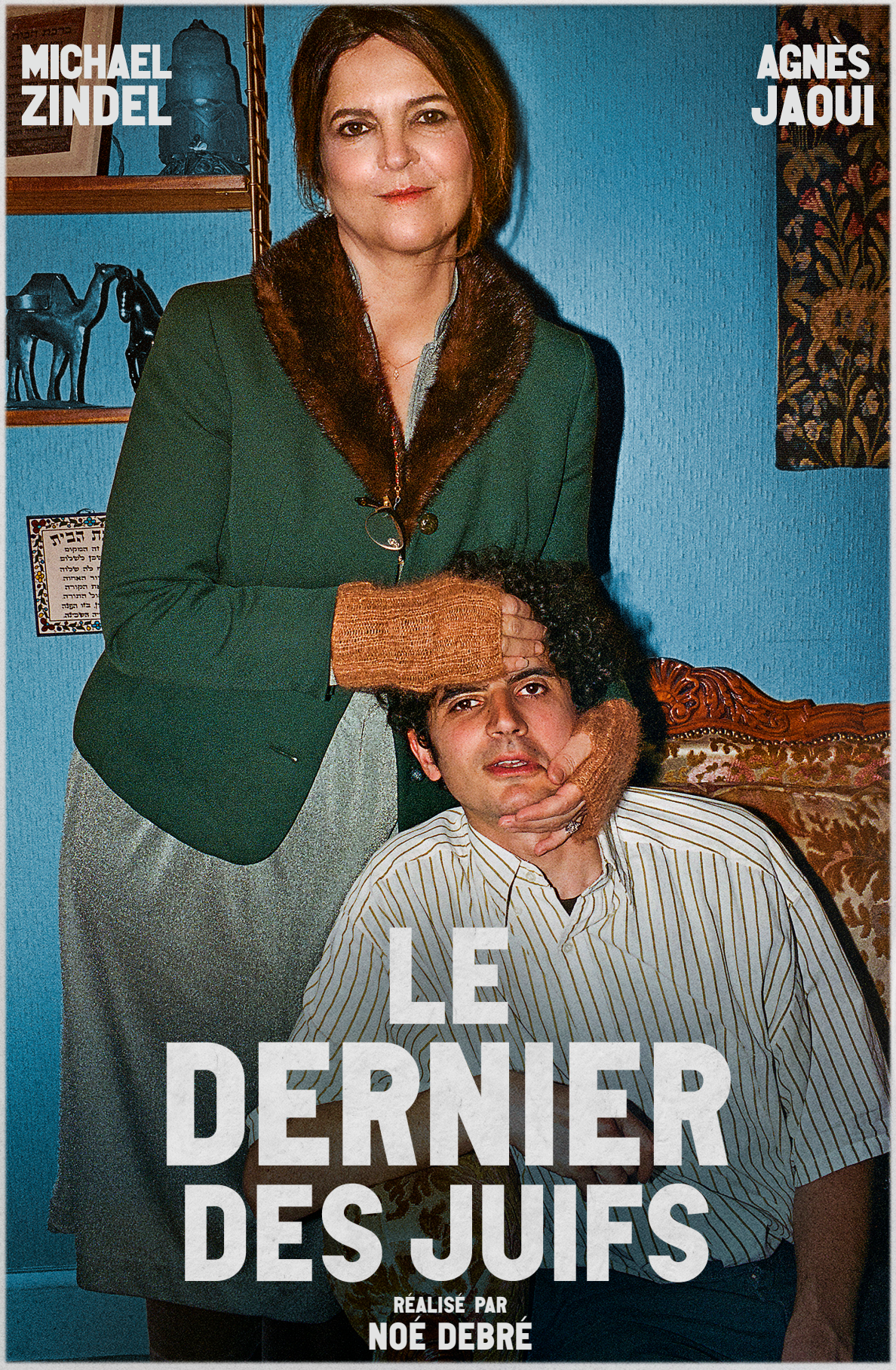
MOONSHAKER
PRÉSENTE




# LE DERNIER DES JUIFS

RÉALISÉ PAR
NOÉ DEBRÉ

PRODUIT PAR BENJAMIN ELALOUF
AVEC SOLAL BOULOUDNINE EVA HUAULT

UN COPRODUCTION AVEC NATHALIE DENNES ET NOÉ DEBRÉ UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR NOÉ DEBRÉ IMAGE BORIS LÉVY MONTAGE GÉRALDINE MANGENOT DÉCORS THIBAULT PINTO COSTUMES ÉLISA INGRASSIA SON GAËL ELEON MONTAGE CLÉMENT LAFORCE MUSIQUE VALENTIN HADJADJ AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
ET DE LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH EN ASSOCIATION AVEC INDÉFILMS 10 ET 11 AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + CINÉ+ AD VITAM ET CHARADES



# LE DERNIER DES JUIFS

RÉALISÉ PAR
**NOÉ DEBRÉ**

AVEC **MICHAEL ZINDEL** ET **AGNÈS JAOUI**

**LE 24 JANVIER AU CINÉMA**

2023 • FRANCE • COULEUR • VISA : 156 539 • DURÉE : 1H30 • FORMAT : 1 :66 – 5.1


Distribution

**AD VITAM**
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél : 01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

Relations Presse

**André-Paul Ricci, Tony Arnoux,**
**Pablo Garcia-Fons, Bianca Longo**
06 12 44 30 62 / andrepaul@ricci-arnouxfr
06 80 10 41 03 / tony@ricci-arnoux.fr
06 73 04 76 39 / pablo@ricci-arnoux.fr


**Matériel presse téléchargeable sur advitamdistribution.com**

AD VITAM



# SYNOPSIS

Bellisha a 27 ans et mène une vie de petit retraité, il va au café, fait le marché, flâne dans la cité...
Il vit chez sa mère Giselle, qui sort très peu et à qui il fait croire qu'il est solidement intégré dans la vie active.
Le vent tourne quand Giselle s'aperçoit qu'ils sont les derniers juifs de leur cité. Elle se convainc qu'il faut qu'ils partent eux-aussi.
Bellisha n'en a pas très envie mais pour rassurer sa mère, il lui fait croire qu'il prépare leur départ.

# ENTRETIEN AVEC NOÉ DEBRÉ

**Vous avez écrit et réalisé le film avant les événements du 7 octobre, quelle résonnance a-t-il dans la situation dramatique que nous vivons ?**

De toute évidence, le film a une résonance très forte aujourd'hui. C'est curieux d'ailleurs, en le tournant je me demandais parfois si il n'allait pas arriver trop tard, si cette période n'était pas derrière nous... Je me trompais malheureusement. On a décidé de maintenir la sortie du film dans le contexte actuel, précisément parce que le film nous semble plus pertinent et nécessaire que jamais. *Le Dernier des Juifs* a pour ambition de porter un regard humaniste sur la situation impossible dans laquelle nous nous trouvons. Un regard réconciliateur aussi.
A quoi sert le cinéma ? A nous rappeler à notre humanité commune. Le cinéma est une expérience collective. Les gens ne vont pas au cinéma pour voir un film sur un écran plus grand, mais pour le voir entourés d'autres gens. Pour rire et pleurer ensemble, pour communier dans notre humanité. Et c'est exactement ce dont nous avons collectivement besoin en ce moment sur des sujets aussi difficiles que l'antisémitisme et toutes formes de racisme. Il faut que l'on puisse rire et pleurer ensemble.
*Le Dernier des Juifs* est le contraire d'un film identitaire ou victimaire. C'est un film qui ambitionne de faire résonner en nous une part d'universel. C'est la fonction du cinéma et de la littérature de nous élever au-dessus d'une compréhension idéologique du monde.
J'espère aussi que le film nous permettra d'avoir une conversation tous ensemble. C'est aussi à ça que peut servir le cinéma.

**Au départ, d'où vient *Le Dernier des Juifs* ? De faits d'actualité concernant le départ des juifs de certains quartiers ? Du livre de Jacques Derrida qui porte le même titre ?**

J'ai vu un court-métrage allemand, *Mazeltov cocktail*, qui était présenté à Clermont-Ferrand en même temps qu'un de mes courts-métrages. C'est une comédie qui raconte l'histoire d'un jeune juif russe en Allemagne. Une image de ce film m'a frappé : celle d'un jeune qui se baladait entre des tours HLM et je me suis dit que l'histoire des juifs qui quittent les quartiers populaires n'a pas été racontée. Mais immédiatement, j'ai pensé qu'il ne fallait pas faire un tel film, que ce serait obscène, dérangeant. Puis je me suis dit que si c'était avec Michael Zindel, acteur de mes courts-métrages, il m'amènerait dans un endroit de comédie et de poésie qui me permettrait de surmonter la difficulté du sujet. Le titre, je l'ai eu en tête assez tôt, puis une copine m'a mis sous le nez le livre de Derrida. Je l'ai lu et l'ai trouvé très intéressant, mais Derrida est venu dans un deuxième temps.

**Ce titre renvoie à une angoisse de la disparition qui existe plus ou moins chez tous les juifs ?**

La question du dernier Juif est un sujet européen très fort. Cette représentation est très présente dans l'inconscient collectif européen. J'ai tenté de ne pas évoquer la Shoah dans ce film, mais il est évident que même sans en parler, c'est présent. Après, je voulais vraiment raconter une histoire sépharade. Il y a quelques années, j'avais lu un article de Dominique Sopo, à l'époque président de SOS Racisme, où il évoquait ce sujet des juifs qui quittaient les banlieues. Il expliquait qu'il y avait un malentendu : tout le monde évoquait le souvenir de la Shoah en parlant de ce départ des juifs des quartiers, alors qu'en fait, le vrai souvenir, c'était le départ d'Algérie. Sopo rappelait que dans le débat public, l'antisémitisme, c'est la Shoah, alors que la mémoire des Juifs des quartiers est toute autre. Ça m'avait frappé parce que je viens de ces deux histoires dans ma famille, mais si on a beaucoup parlé de la Shoah, on n'a jamais parlé de l'Algérie. Je me suis dit qu'aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé autour du devoir de mémoire dans les années 80-90, il y avait un autre refoulé en jeu qui est le départ d'Algérie et qui demeure un tabou. Le livre de Derrida parle de ça. Alors que j'ai un grand-père né en Algérie, je ne connais rien de l'Algérie, des juifs algériens, si ce n'est par certains cours d'histoire - mais pas du tout d'un point de vue intime. J'ai essayé d'être attentif à cette histoire bien que je ne sois pas originaire de banlieue ni 100% sépharade !



**C'est pour cela que le film se termine sur une chanson d'Enrico Macias ?**

Absolument. Je parlais du sujet avec le cinéaste Raphaël Nadjari et il m'avait conseillé d'assister à une conférence de Macias au MAHJ (Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme). Macias revenait sur sa jeunesse et sa carrière et j'avais trouvé cela très émouvant. Ça m'a semblé pertinent de finir sur lui. L'autre référence du titre, c'est *Le Dernier des justes* d'André Schwarz-Bart (prix Goncourt 1959), un livre extraordinaire que j'ai lu très tardivement, quand j'ai commencé à travailler sur ce film. Ce livre m'a amené sur la question des justes et ça m'a révélé quelque chose sur le personnage de Bellisha, son côté miraculeux.

**Qu'est-ce que vous trouviez obscène, dérangeant, dans ce sujet des juifs qui quittent les quartiers populaires ?**

La crainte que l'on vise encore les musulmans, que ce soit récupéré par l'extrême-droite. Et puis sur le plan du cinéma, quelque chose me dérangeait sur la représentation de la violence. J'ai toujours un peu de mal à mettre des mots là-dessus mais je pense qu'il y aurait une forme d'exploitation à traiter ce sujet de façon très linéaire et littérale. Je ne voulais pas faire un *American History X* (ndr : sur des néonazis américains), avec une forme de jouissance de la représentation de la violence antisémite qui me posait problème. C'est difficile de mettre le doigt là-dessus. Peut-être ai-je de la pudeur à cet endroit-là ? Je n'avais pas envie que le cinéma puisse faire son miel à cet endroit-là. Au fond, au cinéma, la violence est toujours héroïque, y compris quand elle est immorale.

***Le Dernier des Juifs* réussit justement à éviter un traitement convenu au ras des faits-divers mais propose une vision plutôt douce, poétique, burlesque, de la vie des juifs dans une cité de banlieue.**

Je pense que ça vient de Michael, qui permet de sortir d'un traitement trop littéral grâce à sa présence chaplinienne. C'est ce qui m'a permis de faire ce film. Il y a la référence à Chaplin, mais aussi à Riad Sattouf et à *L'Arabe du futur* où il a réussi à accomplir ce geste : raconter la grande histoire, dure, difficile, à travers le regard de son personnage, avec beaucoup de légèreté, d'humour, sans renoncer à la dureté de son sujet. Ensuite, je me suis fixé comme règle que tout ce qu'on allait voir dans le film, on me l'avait raconté – ou a minima, je l'avais lu dans des ouvrages sérieux. Ça aussi m'a apaisé avec le sujet parce que je ne voulais pas être dans la pure imagination. Je ne voulais pas filmer des fantasmes de cinéma ou des clichés journalistiques.

**On a le sentiment que Bellisha (ou Michael ?) flotte au-dessus ou à côté de la réalité.**

Ce personnage a quelque chose de miraculeux, comme Chaplin. Je pensais à cette image des Marx Brothers où un mur tombe quand le personnage ne s'appuie plus contre. Bellisha désamorce la violence, il peut se prendre des coups, comme Chaplin qui à force de prendre des baffes et de se relever finit par tomber avant même que le type le frappe à nouveau ! C'est une façon de prendre des coups sans jamais être atteint dans sa dignité.

**Bellisha désamorce volontairement la violence y compris pour sa mère, Giselle, comme lorsqu'il camoufle un tag antisémite.**

Je trouvais émouvant d'avoir deux personnages qui ont l'impression que chacun protège l'autre. En fait, la mère, c'est Bellisha : il fait les courses, il range l'appartement, et comme il fait tout ce que fait une mère, il protège sa mère.

**Concernant la violence, vous ne filmez jamais d'insultes verbales, d'agressions physiques, ça se limite à un tag par ci par là. Vous montrez aussi que Giselle, juive, minoritaire dans son environnement, peut avoir des pensées racistes mais là encore, c'est désamorcé, comme avec sa phrase : « il y a de plus en plus de Noirs dans le quartier ! Mais où sont les Arabes ? ».**

J'adore ce genre de paradoxes comiques. Je vois dans la vie ces pointes de racisme inconséquent où les gens peuvent sortir ce genre de phrases absurdes. Parfois, Giselle articule un racisme anti-Arabe qui ressemble à de l'antisémitisme comme quand elle affirme que « tous les médecins sont arabes, ils s'entraident… ». Elle utilise les vieux clichés antisémites contre d'autres et je trouve ça plutôt comique. C'est juste du discours, du langage, ça n'a aucune conséquence grave, quand elle sort dans la rue, elle se dit que « c'est quand même sympa de vivre avec les Arabes, on se sent chez nous ». Je cherchais à capter ça avec Giselle : ces gens qui tiennent des discours et n'ont aucun problème à être complètement contradictoires, comme si tout ça n'était que des mots sans importance. C'est très juif : on jette des mots, on dit le contraire de ce qu'on affirmait cinq minutes avant, et finalement, tout ça n'est pas grave.

**Autre scène symptomatique, celle où Bellisha traine avec ses copains du quartier, Noirs et Arabes, et l'un d'eux lui dit « j'aime pas trop les Juifs, mais toi ça va, t'es un bon gars ». Et Bellisha lui fait remarquer qu'il apprécie un autre juif du quartier, et le gars est déstabilisé dans son affirmation générale contre les juifs.**

C'est une scène qu'on m'a racontée. J'ai rencontré un type qui s'est occupé de la sécurité des synagogues dans le 93, qui connaît bien ces quartiers et qui m'a dit « c'est dingue le nombre de fois où on m'a dit : j'aime pas les Juifs mais toi, je t'aime bien ». Et ceux qui disent ça ne voient pas du tout l'ironie et l'absurdité de leurs propos. Il y a une phrase du même acabit dans le film, quand la petite copine arabe de Bellisha lui dit « faut pas que vous partiez sinon y aura plus de juifs et c'est là que les gens vont devenir vraiment racistes ». Ça aussi, je l'ai entendu : les gens deviennent vraiment antisémites quand il n'y a plus de juifs. C'est le nœud du drame social que l'on vit : l'antisémitisme, le racisme, sont des projections. Quand on vit avec les gens, quand on les côtoie au quotidien, quand on les connaît, ça désamorce les représentations et les préjugés. En tout cas, on peut l'espérer.

**Quand Giselle décède, les voisines musulmanes viennent voir Bellisha pour le réconforter avec des pâtisseries. C'est une belle scène, là encore à rebours des clichés.**

Celle-là aussi, on me l'a racontée. Je pense qu'il y a dans ce type de relations une conscience historique de ce qu'est vivre ensemble. Ce qui m'a frappé en me documentant pour le film, c'est que les gens s'identifient très fortement à leur quartier. Leur identité commune, c'est celle de l'immeuble, du quartier, et cela compte plus que de savoir qui est musulman, qui est juif, qui est arabe. J'ai beaucoup senti cela en parlant aux gens : quand on plaque des sociologies différentes dans leur quartier, ça leur semble étrange, ils ne comprennent pas. C'est l'immeuble qui joue, pas l'origine. Faire ce film m'a permis de me déjuger, et c'est peut-être ce que je recherchais.

**Autre aspect qui déjoue les attendus, la relation entre Bellisha et cette jeune femme musulmane mariée. Voir une musulmane tromper son mari avec un juif, c'est doublement transgressif.**

La question de la sexualité et des rapports hommes-femmes est à mon avis encore plus pressante et violente dans les quartiers que la question du rapport aux juifs. Je demandais souvent, si un musulman et une juive, ou l'inverse, sortaient ensemble, comment ce serait reçu. Et on me répondait que les gens ne sortent pas ensemble. Les relations amoureuses sont souterraines, cachées. Cet aspect ultraconservateur des relations



hommes-femmes m'a beaucoup plus frappé et inquiété, peut-être plus encore que le rapport aux juifs. Par ailleurs, j'avais peur de faire de Bellisha un personnage trop enfantin, trop mignon, trop asexué, trop fils à maman. Je voulais au contraire un personnage sexy, libidinal, je voulais qu'il ait un peu de vice, ça me semblait pertinent, ça me rendait le personnage plus intéressant. D'où l'idée qu'il ait une maîtresse.

**Bellisha compose aussi des raps avec plein de mots grossiers.**

Oui, il peut être vulgaire. Le rap, c'était aussi pour rappeler que Bellisha est un mec de cité. Concernant sa maîtresse, j'envisageais une femme plus âgée, la quarantaine, mais j'avais du mal à trouver l'actrice. Je voulais une femme fellinienne et je n'arrivais pas à toucher ça. Puis j'ai vu un court-métrage avec Eva, l'actrice que j'ai finalement choisie, qui est beaucoup plus jeune que ce que j'imaginais. Mais quand je l'ai vue, je me suis dit que c'était elle et qu'il y avait un déficit de représentation : ces visages, ces physiques, on en voit tous les jours dans la rue, mais jamais au cinéma en raison de l'échantillon sociologique des comédiennes. Eva n'est pas juste une fille qu'on a trouvé sur Instagram, elle est une super actrice, avec une grande intelligence de jeu, elle est passionnante. C'était une joie de tourner avec elle.

**Pourquoi avoir montré une famille où le père est « absent », alors que la figure du père est centrale dans le judaïsme ?**

C'est une réalité sociologique : dans les cités, il y a beaucoup de familles monoparentales. Les conditions financières difficiles sont souvent liées au fait qu'une mère seule élève ses enfants. Parmi les gens que j'ai rencontré, une bonne part avaient vécu seuls avec leur mère. Ensuite, c'est une intuition psychologique sur le personnage : cela avait du sens que le Bellisha que j'imaginais vive seul avec sa mère. Je me suis aperçu, sans que ce soit très clair ou explicable dans ma tête, qu'il y avait un rapport très fort entre les juifs, leur mère et la France : on voit ça chez Albert Cohen, chez Romain Gary, chez Proust… Je voulais que mon personnage soit cohennien, c'était une façon de lier ça avec l'identité sépharade. La voix off un peu ampoulée, c'est du pastiche d'Albert Cohen. Je voulais une emphase sépharade, délirante et comique, qui est celle de Cohen. Le rapport mère-fils s'est imposé.

**Le père déboule dans une scène très belle, et on voit qu'il est assez religieux.**

Je trouvais intéressant de régler un peu son compte à la religion dans le contexte du « dernier des Juifs ». Pour cette scène du retour du père, j'ai

pensé à un film d'Ulrich Seidl, *Faith* : une femme vit seule et au milieu du film, son mari débarque, et c'est un islamiste. C'est très déroutant. Et on reconsidère complètement le récit auquel on a assisté jusque-là. Scénaristiquement, ça m'avait frappé, je trouvais cela très audacieux. Cette scène vient donc curieusement de loin, d'un cinéaste autrichien qui raconte des choses qui n'ont pas grand-chose à voir avec ce que je raconte.

**C'est d'autant plus curieux que le ton et le style de votre film sont l'antithèse de ceux de Seidl.**

*Le Dernier des Juifs* est plus sentimental que mon goût, j'ai essayé d'aller à l'encontre de mes élans les plus spontanés. Le père incarne aussi quelque chose de plus sociologique et historique, qui m'attriste : la façon dont les sépharades disparaissent. En Israël, le monde religieux d'Europe de l'Est a gagné la bataille culturelle, et ce père sépharade arrive, « déguisé » en juif polonais : un sépharade qui a une allure de rabbin d'Europe de l'Est, c'est très inauthentique. Les sépharades pratiquants portent tous aujourd'hui des kippas noires mais c'est par imitation des ashkénazes des yeshivas (ndr : les écoles où l'on étudie la Torah et le Talmud). Il y a une escroquerie du « retour aux sources » quand on explique aux Maghrébins que s'habiller en wahabite est un retour aux sources alors que c'est totalement faux ; c'est pareil chez les sépharades qui se déguisent en ashkénazes et qui se racontent qu'ils sont dans un retour à l'authentique alors que c'est complètement inauthentique. Ce qui est formidable avec Pierre-Henri Salfati qui joue le père, c'est qu'il sait exactement de quoi il parle, il est très érudit. Je voulais un personnage qui créé un contraste d'autorité et de gravité avec Bellisha et sa mère.

**Bellisha a un rapport très souple, voire lointain, à la religion. Ce personnage repose l'éternelle question : qu'est-ce qu'être juif ?**

J'aimais bien que ce personnage ait quelque chose de blasphématoire. Bellisha est juif dans le regard des autres. On lui dit « t'es juif donc il faut que tu partes en Israël… il faut que tu pratiques la religion… il faut que tu entres en yeshiva… ». Il est l'objet de toute une série d'injonctions qui l'intéressent en fait assez peu.

**Ce point de vue rejoint un peu celui de Sartre qui disait que c'est l'antisémite qui crée le Juif.**

Dans le livre de Sartre, la question de l'assimilation est très présente. Aujourd'hui, tout le monde est sommé de se définir identitairement. Cela fait partie de ma réserve initiale sur le sujet, j'étais très inquiet de faire un film identitaire, je ne voulais surtout pas tomber là-dedans. On a parlé de ça dans notre première conversation avec Agnès (Jaoui) : elle avait beaucoup aimé le scénario mais voulait s'assurer qu'on y lisait chacun la même chose. Dans le film, la religion occupe cet endroit-là : je voulais que Bellisha soit rebelle vis-à-vis de ça.

**Giselle, jouée par Agnès Jaoui, semble beaucoup plus religieuse et identitaire que son fils.**

Oui, mais avec plein de contradictions. Elle s'enferme dans sa chambre à cause du poulet halal, mais derrière, elle allume une cigarette avec les bougies de shabbat. Giselle est paradoxale. Quand l'ex-mari arrive, elle lui dit « ah, tu t'es déguisé ? ». Elle a quand même une part de vision acerbe sur la religion. Comme avec le racisme, Giselle n'est pas du tout inquiète de ses contradictions et j'aimais bien qu'elle ait cette inconséquence. Elle correspond aussi à un modèle de femme que j'ai beaucoup vu. La mère juive est souvent représentée de manière évidente alors que ce sont des femmes qui ont beaucoup d'ironie. Elles sont dans la performance de cette idée de mère juive mais en même temps, elles ne sont pas dupes, elles jouent avec ce cliché. On a cherché cette tonalité avec Agnès, qui est une personne très drôle, très espiègle. Elle fait semblant de croire Bellisha mais au fond, elle sait bien qu'il lui raconte des histoires.

**Le titre *Le dernier des Juifs* peut-il aussi être lu de manière positive : par exemple, le « dernier des Juifs » à s'inscrire dans la tradition, ou le « premier des Juifs » qui va s'émanciper, celui qui va être Juif d'une autre manière ?**

Oui, et c'était tout le propos de Derrida. *Le Dernier des Juifs*, chez lui, c'est à la fois le pire juif et le dernier vrai juif. Dans l'image finale de Bellisha avec sa valise, il y a la figure du juif exilique. Il est le « dernier des Juifs » parce qu'il est le dernier à accepter d'être ce juif exilique qui va vivre avec une valise. En ce sens, oui, le titre est porteur d'espoir. Bellisha a une vocation à l'errance mais il ne la vit pas comme une tragédie.

**Comment s'est passée votre collaboration avec Boris Lévy, votre chef opérateur ?**

J'ai rencontré Boris sur mon premier court-métrage, on en a fait trois, et c'est son premier long-métrage à lui aussi. L'avantage d'un film à petit budget, c'est que j'ai pu conserver mon équipe des courts-métrages, c'était important pour moi. Avec les chefs opérateurs, il y a toujours le risque



du regard formaliste, esthète, voire publicitaire, ce qui n'est pas du tout le cas de Boris. La présence du chef op' a aussi une grande importance pour les comédiens qui aiment être regardés comme des personnages et non comme des objets. Boris a un regard sur les comédiens et sur la comédie dans lequel il parvient à développer une grande intimité et j'ai vu que les comédiens le ressentent. D'autre part, ma grande crainte est de faire du « joli » car je n'ai pas encore de grande conviction sur le « beau ». En voulant faire du « beau », on fait parfois du « joli », et le « joli », c'est le rien. Justement, Boris a un avis là-dessus, il fait des suggestions surprenantes. On a décidé que l'image serait humble parce que c'est un petit film, à l'échelle de Bellisha. On ne pouvait pas faire ça en scope, ça n'avait pas de sens, ni en 4/3 car ça fait un peu posture. On a choisi le 1/66, un format très années 70 qui était celui des caméras super 16. C'est un format de comédie parce qu'on voit bien les corps, mais qui ne se fait pas remarquer. Et on a tourné en haute définition, une technique assez pauvre malgré son nom parce que je ne voulais pas chercher l'image à l'étalonnage avec des filtres numériques. Je n'aime pas les aberrations numériques où on imite digitalement le 35mm. Bref, on a pris un risque en tournant dans un format un peu crade et je trouve que ça se sent, on voit que l'image n'est pas truquée.

**Comment s'est passé le montage ? On a le sentiment que vous avez voulu éviter ce qu'on appelle le montage « efficace » ?**

Le scénario était déjà comme ça, un peu relaché, on n'est pas dans un système causes-conséquences en permanence. J'ai rencontré Géraldine Mangenot par les films de Jacques Audiard, elle a travaillé sur tous mes courts, comme Boris. Ce que j'aime bien, c'est qu'elle a une grande autonomie. Je n'aime pas trop la phase du montage, j'y vais quand il y a déjà une première version montée. Je crois qu'il faut savoir faire confiance aux chefs de poste et c'est le cas avec Géraldine. Curieusement, on n'a pas eu à chercher le film autant que je ne le croyais. Le film comporte beaucoup de scènes du quotidien que l'on aurait pu distribuer différemment, mais une continuité émotionnelle s'est imposée naturellement, notamment chez Michael.

**Pouvez-vous évoquer votre utilisation de la musique, plutôt joyeuse, guillerette, comme du klezmer ?**

Elle a été composée par Valentin Hadjadj. Dans mon esprit, je souhaitais de la musique de film italien des années 60, la comédie italienne étant une de mes références. Valentin a composé trois thèmes. Celui de l'ouverture, qui fait un peu fanfare,

le thème à la guitare qui est plus dans l'émotion, et puis un troisième thème au xylophone pour Bellisha. Pour le thème de guitare, j'avais fait écouter la musique de *Parfum de femme* à Valentin avant le tournage et il m'a expliqué que la guitare était un instrument très intime parce que faible. C'est pour cela qu'il n'y a pas de guitare dans les grands orchestres. Et en effet, je recherchais l'intimité que produit la guitare. Une autre référence pour la musique était Tati, mais on a tenu à éviter le pastiche, l'effet citation.

**On a déjà un peu évoqué les acteurs. Comment s'est décidé et produit la rencontre avec Agnès Jaoui ?**

Je ne la connaissais mais avais beaucoup d'admiration pour son travail. En écrivant, je ne pensais pas encore à elle, mais son nom est apparu assez vite quand on a réfléchi au casting. Elle avait très peu joué dans des trucs juifs, du coup je savais qu'elle ne serait pas dans les lieux communs, ce qui me plaisait. Ensuite, je crois beaucoup à la présence comique des comédiens : Agnès a conscience de son clown et est capable de le donner. Je ne voulais pas que Michael soit la seule présence comique et que tous les autres personnages soient là pour lui servir la soupe, non, il fallait que tous les rôles puissent me faire rire. Au début, j'étais un peu intimidé par Agnès, mais on a dépassé ça très vite. Elle a eu beaucoup de tact, c'était un premier film avec une équipe très jeune, elle a été patiente, elle ne nous a jamais fait sentir notre inexpérience. Je crois savoir aussi qu'elle a beaucoup apprécié la rencontre avec Michael. Agnès n'hésite pas à jouer des femmes vieillissantes, elle a même un discours politique à ce sujet : elle tient à jouer des femmes de son âge et déplore qu'il n'y ait pas assez de rôles de ce type. Et puis c'est la première fois qu'elle meurt dans un film ! Émotionnellement, ce n'était pas facile à gérer mais elle a été très généreuse.

**Michael Zindel est une découverte. D'où vient cet acteur lunaire qui porte le film.**

Je l'ai rencontré quand je faisais le casting de mon deuxième court, c'est le cousin d'une copine. Elle m'avait dit « mon cousin veut être comédien, il galère, tu ne veux pas le voir ? ». Il nous a sidéré en arrivant au casting par sa vista comique et sa présence au monde absolument étonnante, c'était saisissant. Dans mes courts, il jouait des rôles secondaires, mais je me disais que je ferais un jour un film axé sur lui. Quand le sujet du « dernier Juif » est apparu, ça m'a semblé évident que c'était un rôle pour lui. C'est une vraie nature, mais attention, ce n'est pas seulement ça, Michael est aussi un excellent comédien, il interprète vraiment le texte. Il a aussi un timbre de voix très particulier, j'aime beaucoup. A mon avis, Michael est capable de plein de choses, il va surprendre.

# NOÉ DEBRÉ



Très jeune, Noé Debré se destine à devenir médecin. Manquant de rigueur et d'empathie, il se réoriente cependant vers le métier de scénariste. Monté à la capitale, il y rencontre Thomas Bidegain, qui lui apprendra à écrire, à boire du whisky et à abandonner tout amour-propre: les trois piliers du métier de scénariste. Ayant collaboré avec nombre de cinéastes au fil des années, il en conclut à leur contact que tourner un film ne peut pas être bien compliqué. Il s'y essaye donc pour la première fois en 2017 avec un premier court-métrage puis récidive en 2019, malgré les protestations de son entourage, avec un second puis un troisième, dans la stupeur générale. Aujourd'hui, Noé Debré songe à se retirer du cinéma pour activement se préparer à la fin du monde qu'il estime imminente.

# NOÉ DEBRÉ
## FILMOGRAPHIE

### SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

#### LONGS MÉTRAGES

2024 **LE DERNIER DES JUIFS**

#### COURTS MÉTRAGES

2021 **ON N'EST PAS DES ANIMAUX**
2019 **UNE FILLE MODERNE**
2018 **LE SEPTIÈME CONTINENT 5**

### SCÉNARISTE

#### LONGS MÉTRAGES

2023 **LA VENUS D'ARGENT** d'Helène KLOZ
2021 **STILLWATER** de Tom MCCARTHY
2020 **LE TEST** d'Emmanuel POULAIN-ARNAUD
2020 **LES COBAYES** d'Emmanuel POULAIN-ARNAUD
2020 **LE PRINCE OUBLIÉ** de Michel HAZANAVICIUS
2018 **LE POULAIN** de Mathieu SAPIN
2018 **LE MONDE EST À TOI** de Romain GAVRAS
2017 **PROBLEMOS** d'Éric JUDOR
2017 **LE FIDÈLE** de Michaël R. ROSKAM
2017 **LE BRIO** d'Yvan ATTAL
2015 **LES COWBOYS** de Thomas BIDEGAIN
2015 **LA RÉSISTANCE DE L'AIR** de Fred GRIVOIS
2015 **JE COMPTE SUR VOUS** de Pascal ELBÉ
2015 **GOOD LUCK ALGERIA** de Farid BENTOUMI
2015 **DHEEPAN** de Jacques AUDIARD
2014 **LA CRÈME DE LA CRÈME** de Kim CHAPIRON
2013 **LES GAMINS** d'Anthony MARCIANO

#### SÉRIES TÉLÉVISÉES

2021 **LA MEILLEURE VERSION DE MOI-MÊME**
2020 **PARLEMENT**
2018 **VINGT-CINQ**

#### COURTS MÉTRAGES

2015 **LA COUILLE** d'Emmanuel POULAIN-ARNAUD
2011 **LES POISONS** de Benjamin CHARBIT
2010 **TEMPUS FUGIT** de Fred GRIVOIS

# LISTE ARTISTIQUE



| | |
|---|---|
| Bellisha | **Michael ZINDEL** |
| Giselle | **Agnès JAOUI** |
| Asher | **Solal BOULOUDNINE** |
| Mira | **Eva HUAULT** |

# LISTE TECHNIQUE

| | |
|---|---|
| Réalisateur | **Noé DEBRÉ** |
| Scénario et dialogues | **Noé DEBRÉ** |
| 1er assistant réalisateur | **Moritz PARISIUS** |
| Directeur de la photographie | **Boris LÉVY** |
| Montage | **Géraldine MANGENOT** |
| Musique originale | **Valentin HADJADJ** |
| Son | **Gaël ÉLEON** |
| Décors | **Rafael MATHÉ et Thibault PINTO** |
| Cheffe costumière | **Elisa INGRASSIA** |
| Scripte | **Léa MOTHET** |
| Photographe de plateau | **Simon BIRMAN** |
| Directeur de production | **Damien SAUSSOL** |
| Directeur de postproduction | **Delphine PASSANT** |
| Mixeur | **Clément LAFORCE** |
| Régisseur général | **Charles MIAMBANZILA** |
| Casting | **Judith CHALIER** |
| Production | **MOONSHAKER FILMS** |
| Producteur | **Benjamin ELALOUF** |
| Coproduction | **THE LIVING / Nathalie DENNES** |
| | **L'EMBELLIE / Noé DEBRÉ** |
| Avec le soutien de | **Canal+ / Ciné+ / CNC / région Ile-de-France / Indéfilms** |
| | **10 & 11 / La Fondation pour la Mémoire de la Shoah** |